



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

**Centrafrique, pourquoi la guerre ? / Thomas Flichy de La Neuville (dir.)  
éd. Lavauzelle, 2014  
cote : 59.611**

Voici un petit ouvrage de circonstance, écrit dans l'urgence pour tenter de comprendre et d'expliquer l'actuelle crise centrafricaine. Trois parties le composent.

La première concerne : « *Les conflits ethniques au cœur de l'instabilité politique* ». Les auteurs ne semblent guère avoir parcouru ce pays qui ne correspond pas à une frontière mais à une transition progressive entre la zone sahélienne et la forêt dense humide. La dorsale oubanguienne n'est en rien « *une véritable frontière physique* », c'est un simple enlèvement (plateau voisin de 550 m.) entre les bassins tchadien et congolais. On ne nous explique pas pourquoi aucun Occidental n'y avait pénétré avant 1876. C'était certes une tache blanche mais pourquoi dire « *vide d'hommes* » ? Les ethnies de savanes, non pas antagonistes mais vivant juxtaposées en hameaux séparés par des no man's lands, devaient faire face à chaque saison sèche à des agressions provenant des royaumes musulmans sahéliens (royaume peulh de Sokoto, Bornou, Baguirmi, Ouadaï, Darfour, Kordofan) venus s'approvisionner en ivoire et esclaves. C'était la « *terre des esclaves* » : Dar Fertit (et non Dar-el-Kouti, p.17). Ces populations étaient plus stables qu'on ne l'a écrit. Même s'il y eut des apports venus du bassin du Nil, on ne peut écrire que cette région fut peuplée « *à partir du XVI<sup>e</sup> siècle par une immigration de populations chrétiennes du Soudan, du Tchad et du Nigeria qui fuyaient la poussée islamiste et les traites esclavagistes ...* »

Pénétrant par la voie fluviale de l'Oubangui, à partir de 1889, les Français ont utilisé les pagayeurs Sango ; leur langue est devenue véhiculaire, ce qui ne veut pas dire : « *Les Français favorisent la première ethnie colonisée, les Ngbakas (ou Mbaka), un peuple du fleuve* ». C'est plus le fait du hasard, le premier prêtre centrafricain, B. Boganda, étant Mbaka (Ngbaka), ethnie forestière et non fluviale. A son décès tragique pour le pays, David Dacko, un second Mbaka (et non pas Gbaya, p. 33), lui succède, tout comme J.B. Bokassa qui n'était autre qu'un cousin ! On ne peut écrire (p. 39) : « *Presque toutes les ethnies auront ainsi réussi à s'accaparer le pouvoir* ». Ce ne fut jamais le cas de celles du centre (Banda, Manza) ou de l'est (Zandé, Nzakara) ! Les rivalités étaient des rivalités de personnes – trop souvent des militaires, et la mauvaise gouvernance fut trop souvent également le lot de ce pays.

La deuxième partie s'intitule : « *La guerre religieuse et son instrumentalisation* ». À la fin du XIX<sup>e</sup>, contrairement au Japon, les premiers missionnaires catholiques, de même que les pasteurs protestants, ne rencontrèrent, dans



<sup>1</sup> Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/). Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## Académie des sciences d'outre-mer

ces savanes, aucune source chrétienne. Dans l'Est et le Nord-Est centrafricains ravagés et dépeuplés par les razzias, ne subsistaient à la fin de la pénétration militaire en 1913 que deux îlots musulmans, les Roungas du Dar Kouti autour de Ndélé, auxquels on peut ajouter les Goulas du lac Mamoun (cf. Djotodia). Progressivement à partir de 1920 sont venus des pasteurs transhumants Mbororos ou Peulhs et des commerçants-colporteurs dits Haoussas : aucune portion du territoire ne leur était reconnue (contrairement aux pays voisins Soudan-Tchad-Cameroun-Nigeria coupés en deux par une limite territoriale religieuse).

L'ouvrage insiste avec raison sur le fait que les gouvernants locaux recherchant des subsides des gouvernements musulmans (Libye, Arabie, Koweït, Soudan ...) ont facilité l'infiltration de l'Islam : « *Les immigrés sont majoritaires dans l'islam centrafricain... Les ONG islamistes ont (cherché) à former les musulmans et à créer une élite islamiste* ». « *Les frontières poreuses et artificielles n'empêchent pas les infiltrations de guérillas, de voleurs, de contrebandiers ...* ». Bien équipés et armés, les membres de la Séléka ont pu s'emparer du pouvoir aussi brutalement que rapidement, mais leurs exactions attireront par contrecoup, des répliques très violentes des « Antibalakas » dès le début, en décembre 2013, de l'opération Sangaris (du nom d'un papillon !).

La troisième partie a pour intitulé : « *Des ressources minières et jeu des puissances* ». Elle est pour le moins inexacte. Il est écrit : « *Le pays offre des sols riches permettant la production de plusieurs récoltes par an, un fort potentiel agronomique* ». Ayant sillonné en toute sécurité ce pays de part en part entre 1964 et 1990, notamment pour l'étude de ses sols, j'ai observé que la majorité d'entre eux étaient de vieux sols ferrallitiques fragiles dont une bonne part était constituée de plateaux ferrugineux indurés, cuirassés, le plus souvent inutilisables (les « lakéré »). Seulement 1% du territoire est cultivé. À « *l'absence totale de mécanisation* », on pourrait ajouter l'absence de culture attelée. « *Le Centrafrique dispose d'importantes ressources minières* » : or et diamants notamment. Après l'Indépendance, « *les entreprises françaises ont délaissé le pays* ». Les auteurs semblent ignorer que les gîtes d'or et de diamants ont été découverts par des prospecteurs français qui ont dû abandonner leurs mines après 1960 : le gouvernement local ayant réservé ces exploitations à ses nationaux, ce qui était leur droit, mais eut une conséquence imprévue : l'abandon de l'agriculture par de nombreux « *diamineurs* ».

Le sous-sol « *présente aussi des réserves en fer, en cuivre et en uranium. Jusque-là, ces réserves ont été mal expertisées et sont donc peu exploitées* ». Il faudrait préciser que la RCA est le pays d'Afrique le plus enclavé, à plus de 1800 kilomètres à vol d'oiseau de toute côte. Le fer abondant (itabirites) n'intéresse aucune société pour le moment. Les indices de cuivre (Ngadé) sont réduits à côté de ceux du titane, coltan. Quant à l'uranium de Bakouma (à ne pas confondre avec un « *gisement de bauxite* », cf. p.15 !), constitué de poches au fond d'anfractuosités karstiques sous une forêt marécageuse inondée, il est difficilement exploitable. Pour cette raison, la France lui a préféré le gisement d'Arlit au Niger.

En ce qui concerne le pétrole, les fossés d'effondrement ont été détectés par méthodes géophysiques par l'ORSTOM-IRD, dans les années 60. Recherches et



## *Académie des sciences d'outre-mer*

sondages ont été effectués par les Américains et non par l'Union Soviétique en 1970 (cf. p. 64). Les Chinois ont poursuivi les travaux sur le fossé prometteur proche de l'Aouk sur la frontière tchadienne. Le pétrole découvert pourrait être facilement relié à l'oléoduc tchadien de Doba mais comme l'écrivent les auteurs : « *Ndjamen*a ne semble en effet pas disposé à voir l'un de ses clients se transformer en un concurrent direct. Le Tchad tâche aujourd'hui de dominer le Centrafrique. Ce soutien pourrait être lié au projet tchadien de détourner les eaux de l'Oubangui afin d'alimenter celles du lac Tchad ». Il faudrait préciser que depuis 1965, la baisse des débits du Chari (Ouham) et du Logone qui approvisionnent le lac Tchad fut parallèle à celle observée sur l'Oubangui !

Ce malheureux pays, de plus en plus mal gouverné, apparaît aujourd'hui ruiné. Son avenir n'est pas écrit mais comment réaliser des élections régulières sans fichiers électoraux ? Sa position est stratégique au cœur du continent, entouré de pays fragiles ; il ne faudrait pas qu'il devienne un no man's land : « *La RCA pourrait devenir à terme le sanctuaire de groupes islamistes ...* »

L'ouvrage est accompagné d'annexes : 3 cartes géopolitiques et 3 extraits de comptes rendus d'explorateurs. À noter que le Mbomou n'est pas une ville mais une rivière et une région : c'est « *le cercle des Nzakar*as », non pas situé au sud de Bouar (p.87), mais à l'est du pays !

La bibliographie – forcément incomplète – est d'inégale valeur et pas toujours bien utilisée (cf. p. 23 et 33 : J. Serre, auteur de David Dacko, Premier Président, n'a jamais écrit qu'il était « *un Gbaya* », peuple de savane).

**Yves Boulvert**